

Les Valeureux Pieds nickelés

par Henri BÉHAR

Aujourd'hui, c'est jeudi. Il n'y a pas d'école. Ce matin, je suis allé au Talmud Torah, écouter des épisodes du Pentateuque et apprendre (si peu) l'hébreu biblique. L'après-midi, on m'interdit de jouer avec les petits camarades dans la cour. Je suis supposé faire mes devoirs et avancer mon travail pour la fin de la semaine. On a poussé la table de la cuisine contre le mur. J'y travaille distraitement. Comme ma mère a le dos tourné et ne me surveille pas, j'ouvre une bande dessinée soigneusement recouverte de papier kraft que les copains de la communale m'ont prêtée. Pas question de se faire surprendre à lire de telles bêtises ! Cette fois-ci, ce sont *Les Pieds nickelés en Amérique*, mais la semaine dernière c'était un *Bibi Fricotin*. Les Tarzan, les bagarres dans la jungle me donnent la fièvre. Par-dessus tout, je préfère les aventures des *Pieds nickelés*. Leurs bouilles me sont si familières que j'en ai gardé pour la vie l'habitude d'identifier les gens de ma connaissance à l'un d'entre eux. Un tel, maigrichon aux oreilles décollées, au tarbouif long comme un jour sans pain, sera toujours Croquignol à mes yeux. Tel autre, paraissant plus petit mais de même taille, borgne à l'air perpétuellement malheureux, roi de l'embrouille, c'est Filochard. Un autre, enfin, barbu rondouillard, sûr de lui, prêt à tous les mauvais coups, Ribouldingue pour toujours. Ils n'ont jamais su pourquoi je les accueillais de manière si affable, le sourire aux lèvres.

Tel je revois, une cinquantaine d'années avant moi, le jeune Albert Cohen au retour du lycée, à Marseille. Ses parents, comme les miens, avaient quitté des rivages que le souvenir rendait perpétuellement heureux, oubliant les obscures raisons qui les avaient fait fuir, les menaces de pogroms, un régime autoritaire, des vexations sans fin. Avec sa devise de fraternité, ses valeurs égalitaires et laïques, seule la République française une et indivisible était en mesure de les accueillir. Pour leur fils unique, ils veulent le meilleur de l'éducation, et consentent à une parfaite assimilation. Pas d'Abraham ni de Moshé qui tiennent : il sera Albert, et même Francis, pour faire plus français. Son ami Marcel Pagnol (il me l'a confié dans *La Gloire de mon père*) lui a prêté un de ces albums de *L'Épatant* où paraissaient, depuis 1908, les aventures des *Pieds nickelés* narrées et dessinées par Louis Forton. Immédiatement, il les a reconnus parmi les familiers de sa petite enfance, dans l'île éternellement ensoleillée de Corfou. Et le soir, au moment de s'endormir, il se repasse l'épisode qu'il vient de lire. Mieux, il l'adapte à son monde personnel, et il l'amplifie, rajoute des personnages, imagine de nouvelles séquences.

Car les Valeureux ne sont plus trois mais cinq. Ils marchent toujours en bande. S'ils ne sortent pas de Fresnes, ils ne valent pas vraiment mieux que leurs prédécesseurs, mais leurs petites filouteries n'affectent qu'eux-mêmes. Albert Cohen leur a inventé une origine mythique, extraordinaire : « Une parenté lointaine unissait en effet les cinq amis. Ils descendaient des Solal de la branche cadette qui, après cinq siècles de vagabondage dans diverses provinces françaises, étaient venus, à la fin du XVIII^e siècle, s'installer dans l'île grecque de Céphalonie. De père en fils, les Solal Cadets avaient continué de parler entre eux en langue française. Leur langage parfois archaïque faisait sourire les touristes français qui visitaient l'île. Mais cette fidélité au cher pays et à la noble langue était touchante. Durant les soirées d'hiver, les cinq amis lisaient ensemble Villon, Rabelais, Montaigne ou Corneille, pour ne pas "perdre l'habitude des tournures élégantes" — qui faisaient monter aux yeux de Saltiel ou de Salomon des larmes d'attendrissement et de regret. Certes, les cinq amis étaient fiers d'être demeurés citoyens français — comme, d'ailleurs, une partie des Juifs de Céphalonie. Mattathias, Salomon et Saltiel avaient été, pour des raisons diverses et malgré leur insistance, dispensés du service militaire, tandis que Michaël et Mangeclous tiraient vanité de l'avoir accompli au 141^e d'infanterie à Marseille. Le janissaire avait été un beau tambour-major et

Mangeclous un âpre caporal. » (*Solal*)

Or, la branche dite ainée des Solal vient d'Espagne, accueillie par la Sublime Porte sur ses immenses domaines, lorsqu'elle en fut chassée par les Rois Catholiques, de même que tous les autres Juifs qui les entourent, quand bien même ils parleraient, comme Albert Cohen lui-même, un dialecte vénitien, dû à la domination des Doges sur l'île de Corfou. Le fait que ces juifs exilés aient continué de parler, jusqu'à nos jours, l'espagnol du XV^e siècle, est un phénomène étrange, qui ne s'explique pas rationnellement. Les Valeureux emploient parfois entre eux un vocabulaire archaïque, ce qui est la caractéristique même du judéo-espagnol. Le romancier transpose le phénomène linguistique dans la sphère du français afin de rendre compte logiquement d'une particularité qui ne relève d'aucune explication sociologiquement pertinente. En outre, il s'accorde cette licence en faisant un clin d'œil vers les trois héros de la francité, pour parler comme Roland Barthes, que sont les Pieds nickelés. Tout bien pesé, ceux-ci n'ont-ils pas servi la France convenablement en s'engageant, dans la série *Les Pieds nickelés s'en vont en guerre* (1913-1917), elle-même portée au cinéma par Émile Cohl, et en déployant leurs talents pervers contre les « boches », comme feront les Céphaloniens qui honoraient leur Patrie ?

Que l'on m'entende bien : je ne dis pas qu'Albert Cohen calque le trio des Pieds nickelés pour bâtir sa quintuplette : il suffit d'un trait, d'une expression, pour susciter sa verve créatrice. Chacun des cousins a sa propre personnalité et, trait plus original, son rapport spécifique à la religion.

Le premier, par droit d'ainesse et dans l'ordre hiérarchique, est Saltiel. C'est l'oncle de Solal, le brillant héros éponyme du roman, qu'il a tenu, non pas sur les fonts baptismaux, mais sur la chaise de circoncision. Il est fabulateur, généreux, mais aussi son protecteur. Versé en matière biblique, il lit le Nouveau Testament en cachette et lui trouve une certaine beauté. Coiffé de son éternel bonnet de castor, il projette d'écrire un livre de philosophie qui remettra la vie au centre de la réflexion.

Sa place lui est constamment contestée par le dénommé Mangeclous, Pinhas Solal selon l'état-civil, à tel point qu'il bénéficiera d'un roman à son nom. « Et sache que je suis Pinhas de la lignée cadette des Solal, surnommé Mangeclous, surnommé Mauvaise Mine, surnommé le Cadavre, surnommé Plein d'Astuce, surnommé Bon Appétit, surnommé le Compliqueur de Procès et surnommé encore le Capitaine des Vents ou l'Ouragan, à cause d'une certaine somptuosité de mon appareil digestif, et surnommé aussi l'Intermédiaire Après Coup et le Bey des menteurs et Parole d'Honneur et le Père de la Crasse dont les aïeux vivaient en ce pays du temps de Philippe le Bel ! Sache-le et tais-toi ! » (*Solal*). Pour faire rager ses comparses, il adore le jambon, « la partie juive du porc », dit-il. Phtisique et antisémite, il est athée à ses heures, et traverse de « fulgurantes mélancolies » (*Mangeclous*). Il appelle évidemment le parallèle avec le rabelaisien Panurge, et l'on n'a pas manqué de s'y livrer (au parallèle). On m'excusera pourtant de le voir éternellement en Croquignol, et non sous les traits du gentil Pierre Richard qui l'incarna au cinéma (dans le film de Moshé Mizrahi, 1988).

Je nommerai ensuite Michaël, « janissaire et premier huissier du grand rabbin de Céphalonie, beau géant dont les moustaches en croc troublaient les Céphaloniennes et même, disait-on, la fille du préfet grec » (*Mangeclous*), parce que ce bourreau des cœurs est la force, comme Filochard, et la douceur même.

Et encore Mattathias, « dit le Capitaine des Avars, patron de la barcasse qui transportait la soude pour les savonniers de l'île. Cet homme sec, calme et jaune était pourvu d'oreilles écartées et pointues qui semblaient vouloir tout écouter et tout savoir pour en tirer immédiat profit. Ses yeux bleus étaient devenus louches à force de regarder universellement dans les coins et les rigoles pour y trouver des portefeuilles perdus. Il était coiffé d'une toque verte et vêtu d'une souquenille jaune, tapissée de cartes postales qu'il proposait aux touristes. » (*Mangeclous*).

Et pour finir, « le plus jeune des Valeureux, Salomon des Solal, vendeur d'eau d'abricot à Céphalonie, petit chou dodu d'un mètre cinquante, touchant avec son rond visage imberbe, constellé de rousseurs, son nez retroussé, son épi frontal toujours dressé. Un ange qui toujours admire et respecte, que tout éblouit et transporte. Salomon, cœur pur, mon petit ami intime, les jours de nausée. » (*Belle du Seigneur*).

J'ai emprunté leur portrait, de plus en plus étoffé, à divers textes où ils reparassent, comme dans une bande dessinée hebdomadaire. Ils figurent dans l'ensemble de la geste consacrée à Solal, depuis *Solal* (1930) jusqu'aux *Valeureux* (1969), qui, apparemment, consacre leur omniprésence et leur omnipotence, en passant par *Mangeclous* (1938), comme si, chaque fois, Albert Cohen les avait trouvés trop encombrants, et n'avait pu s'en débarrasser qu'en leur promettant de figurer à leur aise dans un ouvrage autonome. On sait que seule l'injonction de l'éditeur le contraignit à détacher *Les Valeureux* de *Belle du Seigneur*. Reste qu'ils sont consubstantiels à Solal, ses frères de misère dissimulés mais inséparables, à tel point qu'ils n'ont pu être exclus de sept chapitres de ce dernier volume.

Impossible de les suivre dans chacun des épisodes de leur immense épopée : j'en choisirai quelques-uns, les plus « épatants », qui me semblent relever des *Aventures des Pieds nickelés*, purement et simplement.

C'est dans la quatrième partie de *Solal* que se déroule une sorte d'Eastern, puisqu'il s'agit du bref séjour des Valeureux au Moyen-Orient, à la suite de l'oncle Saltiel : « C'était l'heure glacée entre la nuit et l'aurore. Le chef du village sortit de sa baraque. Tandis que les colons dormaient encore, il fit ses ablutions, se regarda dans l'éclat de miroir accroché à la pompe et approuva la redingote noisette qu'il n'avait pu se décider à abandonner malgré les travaux agrestes qu'il dirigeait depuis plusieurs mois en Palestine. » (chapitre XXXII). À l'instar des *Pieds nickelés en Amérique*, nos cinq lascars font l'expérience de la colonisation en pays naturellement hostile. Saltiel est d'abord allé vendre des harpes au Maroc, puis, à la suite d'une incroyable méprise, il a été reçu en audience par le Pape qui lui a révélé ses sympathies sionistes, mais il a été évacué par les sionistes authentiques avant d'avoir pu faire part de ce scoop au monde entier. Il se rend acquéreur d'un lopin de terre en Palestine, modestement dénommé Kfar Saltiel, où il fait venir ses cousins. Les Anglais, puissance mandataire, étant très sourcilleux, la méthode pour les berner est toujours valable : Michaël entre dans le pays en exhibant un billet de cent livres, ce qui autorise son installation. Puis il renvoie ce même billet à Salomon, et ainsi de suite. Comme dans la bande dessinée par Forton, Mangeclous s'habille en boy-scout, à ce détail près qu'il garde un haut de forme. À la fin d'une fête nocturne, les pionniers sont attaqués par des Arabes. Salomon, qui n'est jamais monté sur un cheval, est embarqué au galop. Saltiel s'attrape lui-même au lasso, il tue un chameau au lance-pierre. Une deuxième attaque devient plus sérieuse. Les trois survivants quittent cette terre de misère accompagnés des ombres de Saltiel et de Salomon (rassurons-nous, ils ressusciteront au volume suivant).

Décidément, ils ont bien raison de regretter leur île bienheureuse de Céphalonie, telle que le lecteur avait pu la découvrir au seuil du roman, avant l'arrivée d'un chèque miraculeux, accompagné d'un cryptogramme qui, une fois déchiffré, leur fixait rendez-vous à Genève. C'est donc dans *Mangeclous* que, à l'instar des *Pieds nickelés ministres* (Forton, 1912), nous irons retrouver nos Valeureux. Plus précisément à la Société des Nations, où ils se rendent avec le citoyen Scipion Escargassas, originaire de Marseille, ancien compagnon d'armes de Mangeclous, autre filou hâbleur et indolent fort digne de figurer dans la bande dessinée. Il a fait le pari de rencontrer avant les autres l'un des hauts dignitaires de cette éminente société, et il y parvient grâce à la subtile complicité de Mangeclous. On assiste alors à une caricature des personnalités et des usages de cet organisme international, telle qu'on la croirait issue d'un reportage actuel. Censés représenter la République Argentine, Scipion et son acolyte ignorent le pays qui les envoie, et même le nom de qui les reçoit. « — J'aime beaucoup savoir

le petit nom de mes amis, dit-il, étant que ça facilite la conversation. Quel petit nom elle a choisi pour vous, la maman ? — Adhémar, répondit le comte de Surville, décidé à tout supporter. » Il apprend ainsi comment la Société Des Nations résout les guerres par des propos gradués et des mesures strictement inefficaces. La constitution d'un ministère sioniste, l'entrevue avec le secrétaire général de la SDN sont du même tonneau, et provoquent le même rire, d'autant plus dévastateur qu'il est suscité par cette bande de forbans sympathiques, chargés de nous désopiler la rate pour nous éviter une extrême mélancolie, et pour alléger en nous « le secret douloureux qui me faisait languir », comme dit le poète.

Laissés pour compte de la vie des nations, ils portent haut et fier leur judéité et par-dessus tout leur spécificité séfarade, c'est-à-dire, au sens étymologique, leur origine espagnole. Paradoxalement, tandis que les Valeureux se proclament Français, ils invoquent le pays qui a chassé leurs ancêtres, en méprisant leurs coreligionnaires venus d'Europe de l'Est : « — Et quel besoin avons-nous, nous Juifs du soleil et de la bonne humeur éloquente et chevaleresque, nous Juifs de la mer et des manières élégantes, descendants des Juifs d'Espagne à cheval qui furent vêtus de soie et portèrent dagues, rubans, roses et épées, quel besoin avons-nous de ces Juifs polonais de jargon de malheur, mangeurs de carpes froides, que le ciel les écrase et leurs nez pleins de puces et leurs papillotes avec ! cria Mangeclous. » (*Mangeclous*) Bien qu'ils relèvent de l'univers mythique de la bande dessinée, ils n'en font pas moins référence, avec une mauvaise foi évidente, à une traditionnelle dichotomie entre les deux branches du judaïsme, culturellement sensible, dans la façon de prononcer l'hébreu, d'abord, de prier, de se vêtir et de manger ensuite.

Après *Le Livre de ma mère*, ouvrage maintenant inscrit au tableau des écoles primaires, Albert Cohen aurait pu écrire, avec la même ferveur, *La Cuisine de ma mère*, qui, de fait, se trouve célébrée dans chacun de ses livres. *Solal* s'ouvre symboliquement sur le petit déjeuner de l'oncle Saltiel : « Une olive, un oignon, un petit cube de fromage... » et *Les Valeureux* par un adieu lyrique à toutes les nourritures auxquelles Mangeclous renoncera en se supprimant (ce qui, au demeurant, est absolument contraire à sa religion). Et maintenant, dans le plus joyeux désordre, car on sait bien qu'un Juif ne mélangerait jamais la viande aux laitages, voici le repas des Valeureux : « Les Valeureux mangèrent des œufs durs, des olives, du poisson fumé, des boulettes de fèves, des tripes à la tomate, des aubergines à l'ail, des feuilletés au fromage, un pâté de viande, des tourtes au fromage, des biscuits aux noisettes, des feuilletés au miel, des craquelins de sésame, des cédrats confits, des noisettes au miel et des brioches aux raisins. Ils burent quelques gouttes de vin et des verres d'eau et remercièrent Dieu de les avoir créés et repus. » (*Solal*). Aucun exotisme apparent, tous ces plats des Balkans ont des noms bien français, mais ils fleurent bon la cuisine maternelle. Et encore ce déjeuner sur l'herbe avancé par Mangeclous : « Quatre paires de boutargues dont par droit léonin je me réserve la moitié ! Pas d'opposition ? Adopté ! Douze gros calmars frits et croustillants mais un peu résistants à la dent, ce qui en augmente le charme ! Huit pour moi car ils sont ma passion suprême ! œufs durs à volonté, cuits durant toute une journée dans de l'eau garnie d'huile et d'oignons frits afin que le goût traverse ! Ainsi m'assura le noble épicier traiteur et coreligionnaire, que Dieu le bénisse, amen ! Tomates, poivrons, olives grosses et oignons crus pour l'amusement ! Beignets au fromage odorants et qui vous implorent aussi de les engloutir ! Vingt-huit rissoles à la viande et aux pignons ! Et grosses ! Cou d'oie farci à ingurgiter avec amour ! Saucisses de bœuf garanties de stricte observance et véritables chéries ! Chevreau innocent et rôti à manger à la main avec du riz pilaf que je pétrirai en petites boules gentiment lancées ensuite au fond de mon gosier ! Six bouteilles de vin à la résine, deux m'étant réservées ! Beignets au miel délicieusement élastiques, loucoums et nougats au sésame pour la terminaison et les rots de satisfaction ! Et enfin, pour le passe-temps, graines de courge rôties, pois chiches frits et pistaches salées augmentant le désir du vin et dont le croquement sera délicieux pendant le racontage du secret ! Allons, messieurs, à

table ! Branle-bas de mangement ! (*Belle du Seigneur*). Il suffit, je n'irai pas plus outre chercher d'autres nourritures terrestres.

Tout de même ! comment ne pas mentionner ce sommet d'inventivité qu'est le dîner improvisé par Mangeclous au chapitre XXV du même roman ? Sans nécessité aucune, il s'invite à dîner chez M. Deume. Ayant compris que la maîtresse de maison met une serrure sur le frigo, il procède à l'inventaire des nourritures accessibles malgré tout et confectionne un magnifique repas de boîtes de conserves : sardines, thon, tripes, cassoulet, biscuits de coco, arrosé d'un noble Bordeaux. Le petit père Deume n'en a jamais tant vu ! Faisant sa connaissance, Mangeclous interroge :

« -Ah ? Un membre de la famille ? Quelles décorations ?

-Ze regrette, ze n'en ai pas, dit le petit père qui humecta ses lèvres puis, honteusement, essaya de sourire. » (*Belle*)

Épisode sans aucune nécessité narrative, si ce n'est pour prouver l'efficacité du « Système D » inventé par les Pieds nickelés et l'excellente solution que représente toujours le casse-graine pour passer le temps, se réjouir la panse et ne pas penser à la mort ! Écrivant ceci, et pour m'assurer que je ne fabulais pas, je me suis tout simplement reporté à la première planche où apparut le trio. À peine sortis de cellule, ils se font conduire chez un marchand de vin, « et se font servir à boire et à manger en attendant le moment propice pour bâillonner le patron et le dévaliser ». Mais ils boivent tant qu'ils roulent sous la table, où la police n'a plus qu'à les ramasser. Évidemment, les Valeureux ne se mettront jamais dans ce mauvais cas, étant la franchise même !

Rabelais et son univers carnavalesque ont été mainte fois rappelés au sujet de ces personnages, à juste titre. À ceci près que chez Albert Cohen la vérité du corps est érigée en programme d'écriture. On sait les qualités venteuses dont se glorifie Mangeclous. En voici, parmi tant d'autres, un bref écho tonitruant : « Ce que Salomon annonça à Mangeclous jaunît en un clin d'œil le visage tourmenté de l'illustre Céphalonien qui, d'émoi, lâcha une série de vents si retentissants que les vitres de la cuisine tremblèrent, que deux chevaux s'emballèrent sur la place du Marché et qu'un chat épouvanté mordit un gros chien. » (*Mangeclous*)

Les commentateurs de la bande dessinée assurent doctement que si l'on veut un aperçu véridique de l'histoire de la France, il n'est pas nécessaire de lire Ernest Lavisse ou autres Mallet-Isaac, il suffit de se reporter à la série des *Pieds nickelés*, exact reflet de leur époque, et de la vie populaire à ce moment là.

Sans doute, mais pour la perception, le ressenti, comme on dit de la température extérieure. De la même façon, nos Valeureux, quant à eux, sont bien ancrés dans leur temps, à telle enseigne qu'il n'est pas de meilleur guide pour visiter le quartier juif de Céphalonie, c'est-à-dire Corfou, dans les années trente du siècle passé, focalisé sur la ruelle d'Or, dallée de pierres rondes (comme à Tolède), fleurant bon le jasmin et la violette, grouillant de porteurs d'eau, de petits marchands de figues de Barbarie, de vieux talmudistes voutés par la lecture des saintes écritures, et, la nuit, dormant en paix au cri régulièrement répété du vigile. Entre mer et soleil, le petit peuple s'affaire, quittant rarement son territoire pour se rendre par le régulier à Athènes, la grande cité administrative. Tous les habitants semblent vivre heureusement et harmonieusement, mais leurs fenêtres portent des barreaux, et ils ont coutume de faire des provisions de pommes de terre, de farine, d'huile et de sucre, conséquence du grand pogrome de 1891, dont ils craignent toujours la répétition. La fameuse angoisse juive, dira-t-on négligemment, pour tout simplifier. Mais ils savent, comme par atavisme, ce qui s'est passé en Pologne, qui dure encore, et se souviennent de l'affaire Dreyfus en France (ou Blum, dans le roman), et pressentent les poursuites de leurs coreligionnaires en Allemagne. On se pince à plusieurs reprises, dès le *Solal* de 1930, en lisant de telles informations : « Jupes soulevées des femmes assassinées; cerveaux d'enfants dans les ruisseaux; ventres troués » (*Solal*, 123). Et ce

passage paru en 1938 : « Les pogromes. La presse de droite. Le paragraphe aryen. Les persécutions en Roumanie, en Hongrie, en Pologne. Et en Italie cela commençait. Le Ku-Klux-Klan. La législation antisémite en Allemagne. » (*Mangeclous*). Plus loin, c'est le brave Saltiel qui « se fâcha tout à coup contre le ministre français des Affaires étrangères qui était allé, prétendait-on, pêcher à la ligne le jour où l'Allemagne avait remilitarisé la Rhénanie. »

Revenons aux belles histoires pour la jeunesse de *Mangeclous* et de ses acolytes. Après une séance inénarrable à l'université supérieure où ce dernier enseigne les différentes étapes de la séduction, voici qu'arrive le chèque qui conduira les cinq comparses à parcourir l'Europe de Rome à Paris et Londres en attendant le rendez-vous fixé à Genève. Leurs tribulations, sur le bateau, ne dépareraient pas dans un épisode des *Pieds nickelés*. Les voici, par exemple, en train de tester les canots de sauvetage, et, comme de juste, *Mangeclous*, prudent, ne quitte pas sa bouée de liège. Dans l'avion, ses bavardages avec l'hôtesse, fleuris et pleins de prudence et de sagesse, font se tordre l'équipage. À Saint-Pierre de Rome, les cinq longs imperméables intriguent les touristes. Et leur visite à l'Arc de triomphe de l'Étoile nous plonge à nouveau et définitivement dans l'univers de la bande dessinée.

Ce n'est pas seulement Salomon qui impose une totale innocence, c'est toute la bande, même quand Michaël s'occupe un peu trop des Suédoises « qui adorent trop se faire desserrer le hublot » selon le bon Saltiel. La loi sur les publications pour la jeunesse exige ce voile pudique, de même que les lascars ne doivent jamais tirer parti de leurs menus larcins. Ainsi, *Mangeclous*, qui a extorqué quelques épis de maïs grillé à Josué Colonimos contre une histoire à dormir debout, s'en retourne-t-il pour les lui payer, non sans en discuter le prix. Remords de conscience ? peut-être, mais surtout application (vraisemblablement inconsciente chez le narrateur) d'un règlement. Une fois de plus, je ne dis pas qu'Albert Cohen entend consciemment écrire le scénario d'une bande illustrée et, pour cela, se plier à la législation française : il est tellement imprégné de son univers qu'il en applique les règles sans qu'il lui soit nécessaire de se référer au règlement. Un clin d'œil suffit, comme ce fragment d'une lettre de Saltiel à son neveu sur les représentations de la Comédie française. Il s'en prend à la trop célèbre réplique du vieil Horace : « Que voulez-vous qu'il fît contre trois ? - Qu'il mourût, » exemple pour lui de l'absence de sentiment enseignée par les Romains. « Jamais un père en Israël ne dirait pareille abomination ! » conclut-il. De même, la Phèdre de Racine est une dévergondée, parce qu'elle est portée vers l'adultère.

Plus que l'histoire de ce petit peuple, plongé, bien malgré lui, dans la grande histoire aux environs de 1935, c'est sa culture qui nous est donnée à voir, par petites touches réalistes. Ses pratiques religieuses, ses prescriptions alimentaires, ses prières quotidiennes sont insérées dans le discours, et aussi ses superstitions, ses gestes pour éloigner le diable, sa crainte du mauvais œil, etc. Albert Cohen n'écrit pas un guide touristique, il donne à voir son peuple dans sa propre dynamique.

À traiter ainsi des Valeureux, on me dira qu'il demeure un grand absent, Solal lui-même, qui, en vérité, les manipule de loin en traçant leurs vagabondages, en finançant leurs voyages et en leur fixant un rendez-vous lointain. Qui ne voit qu'ils sont, à eux cinq, la contrepartie, la doublure du héros, tout ce dont il entend se débarrasser sans jamais y parvenir ? D'autres, ici même [dans ce numéro en projet de la revue *Europe*], montreront l'alternance et les réapparitions des Valeureux dans les romans consacrés à Solal. D'autres encore établiront un rigoureux parallèle entre l'un et les autres. Un exemple seulement : leur commune critique d'*Anna Karenine*. Les Valeureux, par la voix de *Mangeclous* le fou et de Saltiel le sage, en soulignent l'irréalisme absolu, tandis que Solal achève la démonstration par son comportement. Il y a belle lurette que la tragédie s'est dégradée en roman, et que celui-ci trouve son reflet exact dans la bande dessinée !

Albert Cohen l'a pressenti, lui qui écrivait dans *Mangeclous* : « Ah, que ne puis-je écrire un livre où, sans nécessité de suivre une action, je raconterais infiniment de petites histoires

valeureuses sans lien les unes avec les autres. » Ici, l'adjectif se rapporte bien aux Valeureux, et non à la qualité des histoires qu'il aurait voulu narrer sans fin. Et quelle que soit la posture adoptée par Solal dans son parcours occidental, toujours il gardera la nostalgie de son île d'origine et surtout de cette bande chimérique, fièrement imaginative : « Ah, vivre avec son père, avec son oncle, rire avec les Valeureux, lorsqu'ils racontaient des histoires de passeports, ou lorsque, piquant des olives, ils avouaient ingénument leur frayeur des gendarmes ! » (*Solal*)

Car je n'ai pas assez dit combien la bande des cinq, à l'instar des trois Pieds nickelés, était unie dans la diversité, ne formant qu'une seule et même entité. Chacun des personnages est bien individualisé par ses traits comme par ses propos et surtout ses actions, mais ils tendent tous vers le même but, qui est de glorifier l'homme naturel, hors des institutions contraignantes, des puissances d'établissement. Tout comme Croquignol et ses comparses, ils voudraient vivre tranquillement et sans ennuis, s'il n'y avait pas quelque autorité malignement survenue pour les inquiéter, les mettre en mouvement et leur faire parcourir la terre entière. Ils voudraient bien s'assimiler aux citoyens suisses ou anglais, si on ne leur reprochait leur différence et leur singularité. Il est surprenant de voir les *Pieds nickelés* de Forton, avant 1914, prendre parti pour les Noirs en Amérique. Ils sont ainsi faits, de véritables anarchistes. Non pas des adeptes de Proudhon ni de Bakounine, mais de pauvres hères que révolte toute injustice, et qui n'ont plus alors qu'une seule idée : ridiculiser, mettre en boîte le shérif qui les a enfermés. Les Pieds nickelés de Cohen ont tout de même une particularité qui les unit par-delà toutes leurs divergences, c'est qu'ils sont juifs, et qu'ils se connaissent, dès 1930, un ennemi commun, qui revient dans toutes leurs songeries : « Quant à Hitler, Saltiel ne priait pour lui qu'une fois par an et très brièvement. Sa prière était d'ailleurs assez spéciale. « Ô Éternel, disait-il, les paumes présentées au ciel, si ce Hitler est bon et agit selon Tes principes, fais-le vivre cent six ans dans la joie. Mais si Tu trouves qu'il agit mal, eh bien transforme-le en Juif polonais sans passeport ! » L'humour par retournement intervient ici pour dédramatiser la situation, mais il ne laisse pas de poser la question essentielle du silence de Dieu.

Maintenant, la bibliothèque que je fréquente a ouvert des salles en accès libre. Celle des bandes dessinées est, on s'en doute, la plus achalandée. On y trouve chaque jour de nouvelles éditions des *Pieds nickelés*, mais les œuvres d'Albert Cohen doivent être commandées sur un petit bulletin. Je me demande bien pourquoi ce ne serait pas l'inverse !